

REVUE

OUVRIERE

Journal publié par un groupe
d'ouvriers de la Régie Renault

Octobre 1956

Numéro 59

LES PAYSANS NORD AFRICAIN ET LES OUVRIERS FRANCAIS

Il y a un an de Gaulle arrivait au pouvoir en promettant la paix en Algérie et depuis la guerre n'a fait que s'intensifier. On aurait pu croire que la population qui en supporte les frais, serait mécontente et s'opposerait à cette politique. Non, de Gaulle continue la guerre et tout le monde se tait. S'il l'arrête, tout le monde criera au miracle et prétendra qu'il est un homme génial et pacifique.

En janvier 1956 les travailleurs français remettaient une fois de plus leur sort entre les mains des politiciens. Ils votaient en masse pour le programme de paix en Algérie, et les députés élus sur ce programme ont voté la guerre. Malgré cela, à part les manifestations contre le départ des rappelés en au printemps 1956, tout le monde se tait. En 1958 beaucoup d'ouvriers votent pour de Gaulle en espérant la paix. Il continue la guerre et tout le monde se tait. On envoie des jeunes se battre. Ils se battent. On leur fait faire les choses les plus dégoûtantes de la guerre, tortures, massacres, chasse à l'homme. Ils le font et certains d'entre eux y trouvent même une sorte de gloire.

Voilà l'attitude d'une classe ouvrière civilisée, cultivée et ayant derrière elle tout un passé et une tradition révolutionnaire, qui a fait l'admiration des travailleurs des autres pays.

Et maintenant, voyons ce que font ces paysans algériens arriérés, illétrés, sans passé révolutionnaire et vivant dans la misère et l'ignorance. Ces paysans ne remettent pas leur sort entre les mains de Monsieur de Gaulle, comme les travailleurs français. Les paysans algériens prennent leur sort entre leurs mains. Ils prennent le maquis, se battent, se font traquer et beaucoup meurent, tout cela parce qu'ils ont décidé de faire respecter leur propre volonté. Ce sont de telles actions qui dans toute l'histoire de mouvement ouvrier ont suscité l'admiration des travailleurs. La lutte des communards de 1871, celle des ouvriers et des paysans espagnols en 1936 et celle des ouvriers hongrois en 1956 ont chaque fois servi d'exemple aux autres travailleurs. La révolte des paysans algériens s'inscrit dans la même histoire de la lutte contre l'exploitation.

Non seulement ces hommes ont pris les armes dans des conditions tragiques où ils sont les plus faibles, mais ils ont déjà imposé une partie de leurs idées.

Les libéraux qui osaient parler de faire des écoles et de se pencher sur le sort des algériens étaient considérés avant 1954 comme des fous ou des gens dangereux. Aujourd'hui les représentants patentés du grand capital ne passent pas une semaine sans affirmer qu'ils désirent hausser le niveau de vie des masses algériennes, et s'ils disent cela, c'est uniquement parce que les paysans en armes les ont obligés à le dire.

Parler d'autodétermination avant 1959 faisait tomber un gouvernement ou chambouler un ministère. Aujourd'hui les politiciens parlent d'autodétermination comme d'une chose naturelle. Ce ne sont ni les travailleurs français, ni les politiciens libéraux qui ont imposé ce mot. Ce sont les paysans en armes. Ce sont ces gens arriérés qui ont fait changer le langage d'une des plus vieilles bourgeoisie cultivée du monde. Ce sont les 40.000 fellagas qui mobilisent depuis 5 ans 500.000 hommes de troupe de la cinquième Grande Puissance du globe. Rien que cela pourrait susciter l'admiration du prolétariat français. Mais il n'en est rien. Ceux qui récoltent de la gloire aux yeux de certains ouvriers français, ce sont plutôt les mercenaires, les para et consorts qui se livrent à la chasse à l'homme et qui ne savent faire qu'une chose : obéir aux ordres de leurs chefs. Ils font la guerre dans les conditions d'une supériorité écrasante : quand des régiments ou des compagnies entières se battent avec le matériel le plus moderne, canons, chars, avions, il vient tout de suite à l'esprit que les soldats qui se

Il y a des exceptions. Le comportement de ces quelques paysans armés, d'armes légères n'ont aucun mérite si on les compare à ceux qui, tous les jours, doivent inventer des ruses et renouveler continuellement leurs méthodes de guérilla pour combattre, subsister et protéger leurs vies. Dans ce sens ces paysans, aussi arriérés soient-ils, ont des qualités humaines infiniment supérieures à celles des soldats français. On a vu, pendant l'occupation, dans toute l'Europe que les maquisards développaient dans leur lutte un courage, des capacités et des qualités d'initiative exceptionnelles, tandis que les SS, dans leurs méthodes de combat, n'arrivaient qu'à se dégrader et se réalisaient seulement dans les atrocités. Dans cette guerre les uns ne sont que des soldats mercenaires ou des enrôlés passifs qui font ce qu'on leur dit de faire, les autres risquent leurs vies parce qu'ils le veulent bien, et s'ils le veulent c'est parce qu'ils y trouvent un idéal, une raison de vivre. Les uns se battent pour avoir un lopin de terre, les autres, bien qu'ils ne savent pas le plus souvent pourquoi ils se battent, luttent en réalité pour que le lopin de terre reste la propriété des colons. Les uns se battent pour être respectés et ne pas être à la merci de n'importe quel fonctionnaire européen, les autres se battent parce qu'ils exécutent les ordres de leurs supérieurs et parce que, ceux qui ne sont pas des mercenaires évidemment, ils ne veulent pas prendre la responsabilité de ne pas les appliquer.

Que ce soit sur le plan militaire ou sur le plan de leur comportement dans la vie, ce sont les paysans algériens qui dans leurs combats sont les plus proches des traditions révolutionnaires de nos communards de 1871.

Quant aux prolétaires français, s'ils continuent à accepter la guerre, à la payer et à remettre leur sort entre les mains du Général, ils ne feront que renforcer leurs propres exploités.

LA HIERARCHIE SOCIALE

La Presse de France et de Navarre nous parle avec abondance des gangsters et des différents gangs de blouses ou blousons-noirs. Mais la hiérarchie est un gang aussi redoutable, que nous sommes souls à subir, et cela toute notre vie, et qui de plus est assurée de l'impunité.

La Régie Renault, comme toutes les autres administrations ou industries, en possède un choix très varié. Il y a d'abord les cadres supérieurs avec lesquels nous avons que des rapports indirects et qui se rappellent à nous à la suite de trop grands scandales, genre ballets roses, ou par les exploits sanglants de leur progéniture, telle "Mr. BILL - RAPIE". Il y a les autres jeunes, sortis des écoles, que nous voyons évoluer, dans la partie finale de leur formation de chef. Les copains les surnomment : " le petit jeune homme".

Ce petit jeune homme arrive, écrasant tout le monde, fier de sa naissance qu'il croit supérieure, possesseur de diplômes qu'il obtient grâce à la fortune à papa. Il est plein d'orgueil, il copie les manières et allures de ses anciens, faisant un drame des faits les plus anodins, plein d'exigence et d'intolérance; il a le sourire naïf et bon enfant, se fait admirer à la manière des Miss de Beauté. Chemise et cravate impeccable, mains bien soignées, revêtu d'une blouse blanche immaculée, à croire qu'il fait de la réclame pour une marque de lessive quelconque. Ce petit jeune homme, dont les prétentions sont grandes, pense à l'avenir doré qui l'attend; il y a bien les concours avec leur formules bien mystérieuses, mais il sait qu'il y a le piston qui viendra à son secours et puis il est le fils de Monsieur Le Pourry. Et il éprouve déjà une jouissance au poste supérieur qu'il occupera, et tout le reste, il s'en fout éperdument. Il y a aussi les ammerdeurs ou cadres inférieurs : adjoint de Mr. Tartempion, chef de service, chef d'atelier, contremaître et autres; ça pullule, et bien sûr tous ces gens se prennent pour des lumières, mais il nous est donné de nous rendre compte que bien souvent ce ne sont que des vieilleries.

Toute cette hiérarchie a ses catégories qui ont des cloisons difficiles à franchir, et certains ne pourront jamais aller dans d'autres catégories car leur position s'y oppose. Un peu plus bas on en trouve d'autres qui sont d'origine ouvrière, et qui le plus souvent l'ont oublié. Ils se donnent les manières des autres, mais leurs

.../...

aux supérieurs, c'est indispensable, il faut se imposer. Mais la majorité est arrivée à ces différents postes par piston ou par des combines plus ou moins louches, et d'autres ont pendant 30 ou 35 ans chié dans leur pantalon pour arriver au grade de chef d'atelier ou autre chose. Et le matin on peut voir arriver tous ces adjudants qui se serrent la main bien chaleureusement; celui qui est en dessous pense : " si seulement il pouvait crever que je prenne sa place". Ils s'installent dans leur bureau et le chef d'atelier de demander si le coefficient a été réalisé; si oui, tout va bien, et ils se mettent à palabrer pendant une heure; comment cela a été possible, ils s'en foutent. Mais si c'est non, alors rien ne va plus, et la première chose qu'ils trouvent c'est que l'ouvrier ne fait pas son boulot. Alors ils font venir quelques gars dans le bureau pour les entretenir de cette fameuse production, qu'il faut meilleure en qualité, sans oublier de dire que la quantité est toujours insuffisante. Et de faire de belles phrases afin de créer un climat susceptible de nous intimider.

Ils essaient de nous faire comprendre que plus on travaille, plus on est heureux; ils le savent, eux, qui contrairement à nous, les ampoules, ils les ont aux fesses.

Ils sont tour à tour intransigeants, insolents, cyniques, paternels, désinvoltes, et de dire : je serais bien ennuyé si je devais me séparer de vous, vous êtes bon ouvrier, et tout juste si à la fin de l'entretien ils ne nous serrent pas dans leurs bras. Ce qui compte pour ces domestiques privilégiés, c'est de ne pas perdre leur planque, et pour ça ils foraient n'importe quoi. On me dira qu'ils n'ont pas tous l'âme aussi noire, mais du haut en bas de l'échelle ils sont peu nombreux, et parmi tous ces truands ils sont noyés. Tout ce beau monde est en général syndiqué ou défend un syndicat. D'ailleurs les syndicats défendent ces catégories, et c'est pourquoi l'on voit des Bothereau ou des Frachon faire la retape pour les avoir dans leur boutique.

Beaucoup parmi nous veulent justifier leur présence en disant : "s'il n'y avait pas de chef, ça ne marcherait pas". Ils sont instruits, ils ont des diplômes, mais combien vous avez dû avoir recours à votre intelligence pour exécuter un travail, soit pour la qualité, ou la quantité, parce que leur théorie était irréalisable, ou bien que votre machine était en panne ou déréglée et que vous l'avez réglée vous-mêmes car vous savez que le contremaître ou le chef d'équipe y aurait foutu le bordel. Quant à tous ceux qui sont utiles, ingénieurs et techniciens, ce n'est pas parce qu'ils ont cette fonction qu'ils ont à avoir plus de droits que nous, car sans nous ils ne sont rien.

C'est qu'il faut, c'est supprimer cette Hiérarchie, pour une Société sans classe, et c'est seulement nous, et nous seuls qui pouvons le faire. Et pour cela il faut lutter par tous les moyens, car si nous attendons quelque fort en gueule, nous sommes foutus. Faut-il rappeler le stalinien Thoroz qui s'est trouvé des tripes nationales et nous a dit : "retrousses vos manches, il faut relever la France". Mais ce fils du peuple a comme par coïncidence une villa à Super-Cannes et voisine de celle de l'Aga-Khan. Ce traître a dû les retrousser, ses manches, pour un tel résultat !

Et l'autre, Saint Charles de Gaulle, qui la tête dans les nuages, vous dit à son tour : " C'est la grandeur de la France qu'il faut, et il vous faut faire des sacrifices"... Lui, il s'est octroyé un salaire de 180 millions par an, et il termine en vous disant : "et maintenant on va chanter." Il devrait dire : "et maintenant je vais vous faire chanter".

LES RELATIONS HUMAINES

Dans mon atelier, l'autre matin, deux ouvriers se sont battus. Ils ne se sont ni frappés ni blessés, simplement bousculés. Il n'y a eu ni bleu, ni bosses, ni sang et pourtant il y aura sanction. Le rythme de travail n'est pas fait pour adoucir le caractère des gens, cela tout le monde est d'accord pour le constater. Les hopitaux, les maisons de santé, regorgent de travailleurs dont les délais ont ruiné la santé, mais de cette constatation la direction n'en tire aucune conclusion pratique. La seule chose que demandent les chronos et les contremaîtres c'est l'énerverment dans le travail et le calme dans les rapports humains : être vif avec les pièces et doux avec les individus. Malheureusement les deux choses ne vont pas de pair.

Il y a cependant des personnes dans l'usine à qui sont épargnés les incon-

siens au rythme de travail. Ces personnes, c'est la maîtrise. Leur travail n'a rien d'épuisant et ces gens peuvent conserver facilement pendant toute la journée le contrôle de leurs gestes et de leur humeur. De plus, la direction leur enseigne la subtilité des rapports humains. En effet, chez Renault, il y a un service créé spécialement à cet effet : c'est le service des relations humaines. Pour apprécier les résultats de cet enseignement il faut reprendre notre histoire.

Dans ces ateliers le contremaître entretient des rapports amicaux avec les ouvriers. Il est affable, scuriant, et plaisante parfois avec eux. Il nous connaît depuis de longues années, alors il y a - ou on pourrait le croire - des liens affectifs entre maîtrise et ouvriers. Ce sont des choses qui existent et qui remplissent d'admiration les rédacteurs du Bulletin d'Information Renault que nous recevons tous les mois. Mais pour ce qui est de notre contremaître nous avons constaté que son attitude amicale avait le don de se transformer en l'espace de quelques secondes en la pire des mimosités. Bien qu'il ne soit pas surmené par les cadences, il a suffi de cet incident pour le mettre en colère, pour qu'il téléphone au chef d'atelier et pour que, subitement, la bousculade se grossisse et devienne une véritable affaire d'abord de tout raconter, les ouvriers ont comparu devant les chefs réunis et on leur a demandé d'abord de tout raconter, les raisons et les causes de leur différent. Comme les deux préposés ont refusé de se livrer à ce petit exercice, alors notre gentil contremaître s'est métamorphosé. Il a demandé que l'on licencie sur le champs les deux coupables. Tout cela évidemment avec pour but d'impressionner beaucoup plus le chef d'atelier que les deux ouvriers en question. De toute façon il n'en est pas moins vrai que les deux accusés auront deux jours de mise à pied. Tout cela pour que le contremaître justifie sa fonction devant son propre chef. Il est vrai que les jours suivants l'attitude du premier sera le même qu'au préalable. Il viendra serrer la main, comme un vieil ami, à ceux qu'il a voulu faire licencier.

Nous, les ouvriers, nous ne connaissons pas les cours de relations humaines. C'est pourquoi, sans doute, nous nous bousculons de temps à autre, mais malgré cela il ne viendrait à l'idée d'aucun de faire licencier l'un d'entre nous et celui qui réussirait à faire une chose semblable pourrait bien s'attirer des ennuis plus sérieux qu'une simple bousculade. Mais nos contremaîtres ont appris d'autres procédés, qui consistent à être amis avec les ouvriers quand ils sont avec eux et à être leurs ennemis quand ils sont avec leur chef.

Cette attitude nous ne l'appelons pas "relations humaines". Nous avons un autre nom pour la qualifier. Malheureusement il ne nous est pas possible de la dire ici.

LES IMPOTS

Au retour des vacances, certains salariés ont été étonnés en recevant leur feuille d'impôt de constater que la somme à payer était nettement supérieure à celle de l'année dernière. La plupart ont pensé que "l'impôt sur le revenu" avait augmenté. Ceci est une erreur : c'est le revenu imposable qui, "lui", a augmenté et non pas le mode de calcul de l'imposition.

Voici le mode de calcul

- 1°) Sur l'avertissement (ou, au moment de la déclaration, le dernier chiffre relatif à la surtaxe progressive) prendre dans la colonne " base d'imposition" le revenu net global.
- 2°) Noter le nombre de parts (Les enfants à charge comptent pour une demie part)
- 3°) Diviser le revenu net global par le nombre de parts = le quotient familial.
- 4°) Appliquer le barème de calcul d'imposition, c'est à dire :

(voir tableau page suivante)

.../...

200 à	350.000	=	10 %	(c'est à dire, différence entre ces deux chiffres)
350 à	550.000	=	15 %	"
500 à	900.000	=	20 %	"
900 à	1.500.000	=	30 %	"
1.500 à	3.000.000	=	40 %	"
3.000 à	6.000.000	=	50 %	"
supér. à	6.000.000	=	60 %	"

5°) Multiplier le résultat obtenu (par le barème) par le nombre de parts.

Exemple

Contribuable, marié sans enfant

- 1°) Revenu net global = 1.100.000
- 2°) Nombre de parts = 2
- 3°) Quotien familial = $\frac{1.100.000}{2}$

4°) Application du barème :

- 220 à 350.000 = 130.000 X 10 % = 13.000
- 350 à 550.000 = 200.000 X 15 % = 30.000
- Total 43.000

5°) 43.000 X 2 = montant net à payer : 86.000, plus, s'il y a lieu, 10 % de fonds de solidarité.

Un contribuable célibataire dont le revenu net global est de 700.000 payera 70.500 d'impôt.

Un contribuable marié ayant deux enfants, dont le revenu net global est de 1.819.000 payera 155.300 d'impôt.

Après avoir fait ce calcul, on s'aperçoit effectivement que le montant net à payer est supérieur à celui de l'année précédente. Ceci s'explique parce que dans le courant de l'année les salaires et les primes ont été " augmentés " (9,30 % en 1958), d'où augmentation du "revenu imposable". Il ne faudrait pas non plus oublier que les heures supplémentaires coûtent très cher aux travailleurs. Car pour quelques milliers de francs, l'on passe facilement dans la tranche supérieure. (Voir exemple en fin d'article) Il est évident que nos augmentations de salaires n'ont pas compensé, et de loin, l'augmentation du coût de la vie. Le problème est complexe, mais tant que l'augmentation du coût de la vie sera supérieur à nos petites augmentations de salaire, il en sera ainsi.

Si l'on augmente les salaires de 1 % et que l'on augmente les prix de 5 %, le niveau de vie, lui, n'est pas augmenté mais diminué de 4 %.

Si l'on augmente les salaires, sans augmenter la tranche non imposable (de 0 à 220.000) on dupes les salariés, car l'augmentation effective se trouve amputée d'un impôt supplémentaire en fin d'année.

Si enfin, on fait les deux choses à la fois, comme c'est le cas pour cette année, la duperie est d'autant plus grande. Nous pourrions gagner 2 millions par an et la vie augmenter dans les mêmes proportions, l'impôt serait encore plus élevé.

Si nous prenons l'exemple d'un ménage avec un enfant, en supposant qu'il ait un revenu net imposable de 1.000.000, l'impôt à payer sera de 51.250. Supposons maintenant que ce ménage ait bénéficié pendant le cours de l'année de quelques " augmentations " et de temps en temps qu'il ait fait quelques heures supplémentaires, le tout faisant on plus 60.000. Soit 1.000.000 + 60.000 = 1.060.000 .. On aura :

- 1°) Revenu net global = 1.060.000
- 2°) Nombre de parts = 2,5
- 3°) Quotien familial = $\frac{1.060.000}{2}$ = 424.000

- 4°) Application du barème : 220 à 330.000 = 130.000 X 10% = 13.000
- 350 à 424.000 = 74.000 X 15% = 11.100
- 24.100

5°) 24.100 X 2,5 = 60.250

Différence : 60.250 - 51.250 = 9.000 (pour 60.000 de plus dans l'année)

LES GREVES EN ANGLETERRE

- Dans l'industrie automobile. A la British Motor Corporation, la plus grande usine automobile d'Angleterre, une grève a éclaté cet été. Le conflit se déclencha sur une question relativement mineure. La direction ayant voulu faire faire des heures supplémentaires à 2 ouvriers, et ces derniers ayant refusé, le "shop steward" (délégué), Mr. Horsman, menaça de déclencher une grève de soutien si c'était nécessaire. La direction se fâcha et licencia sans préavis Mr. Horsman, sous prétexte qu'il avait fait de l'obstruction et que dans le passé il s'était montré à plusieurs reprises "insubordonné et insolent". Aussitôt l'ensemble des ouvriers de l'usine, alertés par les autres délégués d'atelier, débrayèrent sans tenir le moindre compte, sembler-il, de la lettre de menaces envoyée par la direction quelques semaines plus tôt.

Quelques jours plus tard, les usines ferment leurs portes pour le congé annuel et l'on se demande ce qu'il va se passer à la rentrée. Le jour de la reprise, le 9 août, les syndicats, qui ont reconnu la grève, installent leurs piquets devant les portes de l'usine.

La direction est inquiète pour le lancement imminent de sa petite voiture nouvelle, et les syndicats craignent, de leur côté, d'être débordés par les ouvriers. Un compromis est laborieusement mis sur pied, sauvant la face des deux parties. Mr. Horsman ne sera pas réintégré chez Morris, à Oxford, comme on le demandait du côté ouvrier, mais il ne sera pas non plus jeté à la rue : un fournisseur du côté ouvrier, mais il ne sera pas non plus jeté à la rue : un fournisseur de la B.M.C. (Morris), installé de l'autre côté de la rue, la Pressed Steel, qui fabrique des carrosseries, prendra le délégué avec tous ses avantages de salaire et d'ancienneté.

- A Broughton, le 24 août, 2.000 travailleurs de l'usine d'aviation Havilland se mettent en grève, sans consulter les syndicats, pour protester contre les réductions d'effectifs. Les représentants officiels de sept des syndicats de métier présents dans l'entreprise se réunissent et recommandent conjointement aux ouvriers de reprendre le travail. Ces derniers refusent, à l'exception de 80 membres des syndicats TGWU et AEU, et poursuivent la grève.

- A Ardlesley, le 27 août, les travailleurs de l'usine de Laystall Engineering se mettent en grève pour protester contre l'installation d'une pendule de pointage. Ici, les "shop stewards" eux-mêmes ne sont pas écoutés. Ils avaient été préalablement consultés par la direction et avaient donné leur accord. Ils proposent un compromis qui est rejeté par les grévistes.

- A Dundee, le 1er septembre, 250 dockers se mettent spontanément en grève pour protester contre la mise à pied, pour des durées limitées, de quelques dizaines de leurs camarades sanctionnés pour participation à des grèves "sauvages". Le représentant officiel du syndicat des Transports (TGWU) pour la région de Glasgow intervient en faveur de la reprise du travail. Les dockers ne l'écoutent pas et poursuivent leur action "illégal".